

L'écrivain vaudois de 29 ans, dandy médiatique assumé, publie le 7 janvier «Vesoul, le 7 janvier 2015», farce ironique et tragique qui devrait faire mouche. Rencontre.

Quentin Mouron, un satiriste est né

ISABELLE FALCONNIER

Adolescent, il est en voyage en Californie avec ses parents lorsqu'à San Francisco, devant la vitrine d'une boutique, il a un coup de cœur pour un blouson de cuir noir. Ses parents le lui offrent, et le blouson ne le quitte plus, devenant et demeurant aujourd'hui encore la pièce iconique de sa garde-robe. Quinze ans plus tard, en cet hiver 2018, il défend à l'Université de Lausanne un mémoire de master sur Jean Lorrain, écrivain et dandy aussi scandaleux qu'oublié de la Belle Époque parisienne.

C'est tout le paradoxe Quentin Mouron, né dans la capitale vaudoise en 1989: enfant du millénaire, dandy qui, mieux que personne, sait se jouer de l'air du temps social et médiatique, est un adepte de l'intemporel, de la durée, du long terme. «Il y a chez Lorrain une urgence désabusée qui m'a séduit. C'est un chroniqueur féroce, un conteur excellent, un personnage original qui s'est même battu en duel contre Proust... Il est injuste qu'on ne retienne de cette fin du XIXe siècle que Mallarmé et Huysmans.»

La mélodie du jeune auteur corrosif

Dans l'appartement de deux pièces qu'il sous-loue à une amie pour six mois rue Pré-du-Marché à Lausanne, il se poste à la fenêtre pour fumer la cigarette qu'il s'accorde enfin après une heure de discussion autour d'un verre de blanc. Dans quelques mois, il se cherchera un chez-lui. «Je ne suis pas pressé. Proust disait qu'il aimait travailler à l'hôtel ou chez des amis. Parce que ces lieux, qui ne lui ressemblaient pas, offraient alors plus de résistance à sa personnalité.»

Pour le moment, il donne des cours de français dans un lycée privé de la place, publie des chroniques dans divers journaux («Le Régional», «La Région Nord vaudois», «Le Matin Dimanche»), envisage de poursuivre vers le doctorat et d'éditer son travail sur Jean Lorrain.

Mais il s'apprête surtout à se consacrer à la sortie de son sixième livre, «Vesoul, le 7 jan-

vier 2015». Après une étape chez feu La Grande Ourse pour ses précédents «Trois gouttes de sang et un nuage de coke» et «L'âge de l'héroïne», il est revenu chez son premier éditeur, Olivier Morattel, désormais établi en France. Lequel a confié ce nouveau roman à une attachée de presse parisienne qui joue à fond la mélodie du jeune auteur corrosif et littéraire. Avec succès: plusieurs rendez-vous médias sont déjà fixés et son livre est en lecture dans la plupart des rédactions qui comptent.

Joli palmarès pour ce Romand dont paraissent ces prochains mois à la fois le troisième livre traduit en allemand («L'âge de l'héroïne») et une seconde traduction en anglais («Notre-Dame-de-la-Merci»). «Je me sens à un tournant. Ce nouveau roman n'a rien à voir avec les précédents. Je suis en train de trouver ma voie, de m'affranchir de certains codes.»

«Vesoul, le 7 janvier 2015» est de fait son roman le plus abouti. S'inspirant de la tradition picaresque et chevaleresque issue du «Don Quichotte» de Cervantès, il se livre à une féroce critique sociale et politique de notre société, culminant le 7 janvier 2015 à Paris, jour de l'attentat contre «Charlie Hebdo». «J'avais envie de dialoguer avec la tradition romanesque de Diderot, «Bouvard et Pécuchet» de Flaubert, reprise par Joyce et Gombrowicz. Avec le désir de me distancer de la tradition réaliste en vogue. Cette forme héritée du XVIIe siècle me semble la plus pertinente pour

«Vesoul est une ville dont le nom est familier grâce à Brel, mais que personne ne connaît vraiment. J'en fais un lieu symbolique où tout peut se passer»

Quentin Mouron, écrivain

donner corps à cette opposition entre ceux que j'appelle les «picaros», soit les voyageurs de l'Occident mondialisé, les gens mobiles, nomades, étudiants, artistes ou intellectuels, et les sédentaires, qui n'ont pas les moyens de cet idéal de liberté et se replient dans des réflexes communautaires et populistes. J'ai écrit une farce, certes, mais sérieuse. La violence sociale et politique que je décris, elle est là, prête à jaillir. Regardez les «gilets jaunes», les élus d'extrême droite en Italie, en Autriche ou au Brésil. Des couches sociales entières se sentent humiliées, appauvries. Les attentats contre «Charlie Hebdo» incarnent la quintessence d'un clash en cours entre ces deux mondes.»

Rouler dans le désert

S'il a choisi Vesoul comme lieu de l'action, c'est parce que, comme le dit son héros, «Vesoul était en tout, et tout était en Vesoul». «C'est une ville dont le nom est familier grâce à Brel, mais que personne ne connaît vraiment. J'en fais un lieu symbolique où tout peut se passer.» Vesoul, il y est allé deux fois, tout de même. «Le vieux Vesoul est charmant...» Ce roman est le premier d'une trilogie où l'on verra le narrateur poursuivre son périple au cœur de la société dans l'ombre de son *picaro* Saint-Preux.

Ses parents, qui l'emmènent vivre, enfant, dans la forêt québécoise, lui donnent le goût du large. Et de l'art: maman est institutrice, papa peintre et dessinateur. «Mes deux parents m'ont soutenu, mais il est clair que la sensibilité artistique de mon père a été une source d'inspiration importante.»

Après son gymnase à la Cité à Lausanne, il voyage durant un an aux États-Unis. «Je rêvais de rouler dans le désert en décapotable. Et j'ai commencé à écrire.» C'est un lisant Kant, «pour le comprendre», que naît son envie de se lancer dans des études de philosophie. Qu'il mène tout en publiant rien de moins que cinq romans.

Communicateur né, il s'est créé une personnalité d'auteur d'aphorismes ironiques sur les



Quentin Mouron, dans le deux-pièces lausannois qu'il sous-loue pour quelques mois. «Vesoul, le 7 janvier 2015» est son sixième roman.
Yvain Genevay

Rire jaune pour humour noir

Un jeune homme fuit l'Administration de son pays qui le rappelle à ses obligations de service de Protection Civile et se retrouve dans l'Audi d'un cadre de la finance aimant le *qi gong* et le jazz qui roule vers un congrès à Vesoul. Il en fait son maître et décide de ne plus le quitter.

Et c'est parti pour cent pages, denses et ambitieuses, d'une fable satirique jubilatoire, drôle, corrosive et gourmande. Quentin Mouron, qu'on a vu tester les genres du drame social, du récit de voyage et du polar, s'épanouit clairement dans ce genre et hausse sa plume à un niveau d'une séduisante maturité.

Au vintage littéraire du passé simple, mis au service d'une écriture sobrement descriptive, il mêle une charge féroce contre la multitude de discours creux qui nous entourent et auxquels se heurtent Saint-Preux et son candide disciple arrivés dans un Vesoul à feu et à sang. Intellectuels, artistes, véganes,

réseaux sociaux. Florilège des livraisons récentes: «J'ai cru à une transe poétique; j'avais seulement laissé le gaz ouvert.» Ou: «Il suffit que je lise une page de Nietzsche pour avoir l'impression que mon sexe triple de volume. Avec Schopenhauer, c'est l'inverse.» Ou encore: «Je crois à la théorie du grand remplacement chère à l'extrême droite: en cinq ans, 90% de mes amis sont devenus barbus.»

C'est lors de ses insomnies, au petit matin, qu'il «crache son venin». «Après, je me rendors. J'aime le style bref. Facebook n'est ni bien ni mal, mais un reflet de notre société. J'essaie de ne pas répéter ce que disent les autres, d'amener une réflexion ou un trait d'humour. Je ne passe pas mon temps à compter mes amis. Se mettre en scène est une manière de prolonger mon travail littéraire. Je me moque des travers de la société, mais aussi des miens.»

En bandeau de son roman, on le voit ainsi, chemise blanche ouverte sous son fameux blouson de cuir, cheveux mi-longs, tenir un livre en flammes en regardant le lecteur d'un œil noir très faustien. «Nous avons eu l'idée ensemble, le photographe Fabien Wulff-Georges et moi. Le livre qui brûle représente la culture que les obscurantistes de tous bords aiment à détruire: cela nous renvoie aux attentats de «Charlie Hebdo». Côté habillement, j'aime le noir, c'est élégant et intemporel. Les cheveux mi-longs, c'est ma copine qui me disait que ça m'allait bien. J'ai gardé.»

On lui demande des nouvelles de la belle Daniella, justement, de dix ans sa cadette, apparition récurrente sur ses réseaux sociaux - ils ont rompu il y a quelques mois après deux ans de relation. Il ne porte pas le deuil pour autant. «Je vois beaucoup de monde...» Il envisage ses 30 ans l'an prochain avec fatalisme. «Je m'y ferai. Mes amis vieillissent pour moi.»



À LIRE

«Vesoul, le 7 janvier 2015», Quentin Mouron, Olivier Morattel Éditeur, 112 p. Dès le 8 janvier. Tournée dans les librairies Payot de Suisse romande dès le 26 janvier.